

## **Camus pour la jeunesse** *Les Justes*

Yan Hamel

---

Numéro 128 (3), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Hamel, Y. (2008). Compte rendu de [Camus pour la jeunesse : *Les Justes*]. *Jeu*, (128), 44–46.

# Camus pour la jeunesse

Pour la plus grande édification de notre public adolescent, André Melançon et le Théâtre Denise-Pelletier (TDP) ont présenté *les Justes*. À lui seul, le choix de cette grande tragédie didactique en cinq actes révèle quelle manière inoffensive de penser le politique les pédagogues d'aujourd'hui entendent inculquer aux cégépiens et aux universitaires de demain.

Albert Camus était un moraliste classique. À l'aube de la Guerre froide, sa grandiloquence pondérée eut l'heur de flatter la bonne conscience des honnêtes gens amoureux du beau langage et des idées claires. Les intellectuels qui aspiraient à une littérature de choc véritablement en prise sur les violences de l'époque lui reprochèrent en contrepartie d'avoir créé une œuvre d'ordre mise au service d'un humanisme de convention, et tout entière placée sous le signe de grands principes désincarnés : Honneur, Innocence, Justice, Bonheur... Pour les membres du Parti communiste français comme pour Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir ou le jeune Roland Barthes, la critique camusienne du révolutionnarisme et de la violence politique était tout au plus une élégante manière de se doter d'une belle âme tout en se désengageant des luttes politiques de l'heure. Du coup, la sorte d'attentisme philosophico-lyrique professé par l'auteur de *la Peste* aurait « objectivement » (comme on le disait alors) contribué, sinon à défendre, du moins à faire perdurer l'exploitation bourgeoise de l'homme par l'homme.

*Les Justes* est sans aucun doute la pièce la plus à même de faire saisir quelle pouvait être la part de bien-fondé motivant les attaques peu amènes que Camus dut essuyer sans relâche pendant les dernières années de sa vie. Située dans la Russie tsariste de 1905, cette histoire aux relents dostoïevskiens hantée par le sentiment de l'absurde et le désir de suicide présente les déchirements d'un groupe de socialistes révolutionnaires qui entreprend d'imposer le bonheur éternel de l'humanité en exécutant à la bombe le grand-duc Serge. Par l'entremise de cette fable inspirée d'un attentat historique, l'auteur cherche à montrer comment les individus peuvent se positionner vis-à-vis des grandes questions qui obsédaient les intellectuels français au milieu du siècle passé : l'idéal révolutionnaire, la violence politique, la mise à mort des tyrans, la souffrance infligée par contrecoup aux innocents, le sacrifice personnel, la discipline de parti, la fraternité dans la lutte, etc. Pour les besoins de la cause, chacun des personnages est à peu près entièrement déshumanisé : Camus les a tous réduits à un cas de figure politico-moral. Stepan Federov incarne *le nihiliste jusqu'au-boutiste*, celui qui est prêt à tuer des enfants et à tout détruire pour que triomphe la cause. Alexis Voinov est *le lâche*, l'intellectuel incapable d'initiative et inapte à l'action. Ivan Kaliayev, dit le Poète, campe *le jeune homme*



## Les Justes

TEXTE D'ALBERT CAMUS. MISE EN SCÈNE : ANDRÉ MELANÇON, ASSISTÉ DE MANON BOUCHARD ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : SARAH BALLEUX ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC CHAMPOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : CATHERINE GADOUAS ; COIFFURE ET MAQUILLAGES : FLORENCE CORNET ; CONSEILLER EN PYROTECHNIE : PRODUCTION DE L'INTRIGUE ; CONSEILLÈRE EN LANGUE RUSSE : KIM YAROSHEVSKAYA. AVEC ROCH AUBERT (LE GARDIEN), MAXIME DENOMMÉE (IVAN KALIAYEV), CLAUDE DESPINS (BORIS ANNEKOV), GÉRALD GAGNON (SCHWEITZER, FOKA), DENIS GRAVEREAUX (SKOURATOV), JACINTHE LAGUÉ (DORA DOULEBOV), PHILIPPE LAMBERT (STEPAN FEDEROV), DOMINIQUE LEDUC (LA GRANDE-DUCHESSE) ET JEAN-DOMINIC LEDUC (ALEXIS VOINOV). PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER, PRÉSENTÉE DU 23 JANVIER AU 13 FÉVRIER 2008.



*Les Justes* de Camus, mis en scène par André Melançon (Théâtre Denise-Pelletier, 2008). Sur la photo : Jacinthe Laguë, Maxime Denommée, Philippe Lambert et Jean-Dominic Leduc. Photo : Robert Etcheverry.

naïf et plein d'idéaux qui est « entré dans la révolution parce [qu'il] aime la vie. » Dora Doulebov occupe la position de *la* terroriste-femme qui maternelle ses camarades. Boris Annenkov, le chef typiquement déchiré entre le désir d'agir et la nécessité de se préserver pour coordonner les actions du groupe, est *le* rassembleur qui doit constamment rappeler à « ses frères » qu'ils sont « confondus les uns aux autres, tournés vers l'exécution des tyrans, pour la libération du pays ». Du côté des ignobles défenseurs de l'injustice, on retrouve : la Grande-Duchesse, *la* chrétienne dont l'âme est la spécialité ; Skouratov, *le* policier goguenard et cynique qui ne s'« intéresse pas aux idées » mais « aux personnes » ; etc.

Cet extrême dépouillement de l'écriture dramaturgique pose des défis intéressants pour celui ou celle qui entreprend de monter *les Justes*. Comment s'y prendre pour rendre attrayante la longue série de dialogues au

philosophisme quintessencié qui forme l'essentiel de l'(in)action scénique ? Peut-être pourrait-on aller résolument dans le sens du texte : en dénudant autant que possible la scène et les acteurs, il s'agirait de laisser la place, toute la place, aux idées défendues de part et d'autre. À l'inverse, on pourrait tout aussi bien choisir de créer un grand spectacle baroque et clownesque qui ferait ressortir le caractère devenu essentiellement étranger des débats qui faisaient rage à une époque où l'on croyait encore à d'éventuels « lendemains qui chantent ». On pourrait aussi favoriser un jeu de type psychologique, proche de celui pour lequel les troupes penchent souvent dans les interprétations de Tchekhov ou de Miller. Mais il faudrait alors demander aux acteurs de remplir les vides du texte, les amener à donner, par la subtilité de leur modulation ou de leur gestuelle, un minimum de personnalité aux éloquents discoureurs imaginés par Camus.

À première vue, le spectateur aurait pu croire qu'André Melançon s'était tourné vers cette troisième option, qui est, à la fois, la plus attendue et la plus difficile à réussir. Dans un décor de salon Belle Époque, signé Olivier Landreville, et vêtus de costumes 1900 conçus par Sarah Balleux, les acteurs allaient devoir faire croire au réalisme des situations dans lesquelles ils se trouvaient. Tout allait devoir reposer sur leur capacité à jouer du non-verbal pour donner un peu de chair aux personnages. Hélas ! au caractère peu innovateur de la scénographie répondait un jeu platement stéréotypé et statique. Les acteurs se tournaient le dos à trois mètres de distance, ponctuaient les moments forts de leurs récitations respectives avec force mouvements saccadés des bras, débattaient théâtralement (au sens péjoratif du terme) sur le sens de la vie, l'importance de la justice et les devoirs du bon socialiste révolutionnaire. Leur façon de jouer était à ce point uniforme qu'elle rendait à peu près indifférenciés les personnages, qui sont pourtant

censés figurer des attitudes et des visions du monde radicalement opposées. Maxime Denommée, dans le rôle de Kaliayev, aurait tout aussi bien pu prononcer les répliques de Stepan Federov, interprété par Philippe Lambert, lequel aurait pu changer de place avec Claude Despins dans le rôle de Boris Annenkov, et ainsi de suite. Chacun d'entre eux employait un seul procédé visant à faire passer un peu d'émotion et à mettre bien en évidence les moments de crise entre les antagonistes : tour à tour, Jacinthe Laguë (Dora), Jean-Dominic Leduc (Voinov) et les autres montaient le ton, stridulaient jusqu'à en crier presque, tous de la même manière, à cette distinction stéréotypée près que les hommes donnaient des accents colériques à leurs braillements, tandis que les femmes optaient de préférence pour un registre éploré.

Tout à fait dans l'air du temps, *les Justes* d'André Melançon étaient représentatifs de la manière désenchantée et peu stimulante avec laquelle nombre d'adultes pensent aujourd'hui les besoins en formation culturelle et politique de l'adolescence. Dépourvu de la moindre audace artistique, le spectacle servait, comme auraient pu le faire nos plus mauvaises chaînes de télévision, une série d'images et d'émotions préfabriquées, un déjà-vu absolument impropre à faire tressaillir, réfléchir ou bouger les spectateurs. La prestation se situait à l'exact opposé de ce à quoi l'on est en droit de s'attendre, aussi bien d'un théâtre engagé que d'un théâtre destiné à remplir une mission éducatrice. Avec ce récent opus du TDP, tout se passait comme si les créateurs considéraient que les adolescents québécois sont incapables d'apprécier la nouveauté, la poésie et l'intelligence. Pourtant, au gré du hasard, dans les salles où étaient présentés *Ubu sur la table*, *la Marche de Râmâ*, *le Discours de la méthode* ou les *Famous Puppet Death Scenes*, j'ai vu des groupes de jeunes applaudir à tout rompre un spectacle inventif, déstabilisant... et destiné aux adultes.

Sur le plan politique, les créateurs se sont montrés tout aussi peu enclins à bousculer la complaisance pour les idées reçues qu'ils prêtent volontiers à leur public. Le programme du spectacle insistait lourdement sur la nécessité de conscientiser les adolescents d'aujourd'hui au problème du terrorisme. Voilà ce qui, d'après le metteur en scène, rendrait Camus actuel : « Lorsque je monte une pièce comme *les Justes*, je me préoccupe que les jeunes comprennent ce qui motive des êtres humains à poser des gestes aussi brutaux [que se bourrer d'explosifs pour se faire exploser dans une foule comme l'a fait récemment un jeune Pakistanais]. » Mais un tel spectacle est-il vraiment susceptible d'amener les jeunes à comprendre ce qui motive, aujourd'hui, les attentats terroristes ? Les concepteurs du programme ont cherché à le faire croire en amalgamant, le long de notices bourrées d'anachronismes et de contre-vérités, des photos du World Trade Center en flammes, de Che Guevara, de Lénine, de Jean-Paul Sartre, de Soljenitsyne, du drapeau felquist et des manifestations birmanes d'août 2007. En prétendant explicitement que tout se vaut, que rien ne distingue l'action politique violente dirigée contre un régime tyrannique de l'attentat commis au nom du fanatisme religieux et de la haine des libertés individuelles, j'ai de mon côté l'impression que l'équipe du TDP a milité activement en faveur du laxisme intellectuel, de l'incuriosité et du désengagement. C'était là se parer d'une bonne conscience humanitaire à peu de frais en instrumentalisant Camus d'une manière qui, c'est bien dommage, ne donnait pas tout à fait tort à ses pires détracteurs des années 50. ¶